

Avez-vous un moment ?

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 15

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210340>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

indemnité de 20,000 florins, toutes les terres que le traité de Fribourg avait données aux Confédérés. Dès lors, les seigneuries de Grandson, Montagny, Orbe, Echallens et Bottens passèrent sous la domination de Fribourg et de Berne, qui en formèrent deux bailliages mixtes, dont les baillis étaient nommés alternativement pour deux ans, par Fribourg et Berne.

LA DERNIÈRE ILLUSION

Mlle Sophie était dans tous ses états. Sa quiétude habituelle et la pondération avec laquelle elle considérait ordinairement les événements et les gens étaient, pour la première fois, remplacées par une agitation et une anxiété pénibles.

Il y avait aussi de quoi, mes bons amis.

Mlle Sophie, pour la dixième fois, au moins, de la journée relut la lettre de son cousin Alphonse et, comme à chacune des neuf lectures précédentes, fut de nouveau en butte à un étonnement ému et à un trouble qui, pour nouveau qu'il fût, ne manquait pas d'un certain charme.

En deux mots, cette lettre du cousin Alphonse n'était rien moins qu'une déclaration et une demande en mariage. Oh! une déclaration raisonnable, sans ces exagérations propres aux amoureux et aux poètes, et une demande en mariage faite en termes pondérés, calmes, sans passion.

Elle demandait, cette lettre, plutôt l'association de deux solitudes, l'union de deux résignations que la communion de deux âmes emportées sur les ailes d'un fol amour.

Mais tel quel, déjà froissé d'avoir été plié et déplié maintes fois, voire même baisé, timide et discret, ce petit chiffon de papier avait été accueilli par sa destinataire comme le fut l'astre par les rois Mages; avec un respect, une ferveur qui eussent étonné probablement le cousin Alphonse lui-même.

Il y avait si longtemps qu'elle l'attendait cette demande, si longtemps qu'elle la désirait!

Et le cousin allait venir! Dans un instant il serait là, dans cette chambre qui avait abrité tant de rêves et tant de déceptions!

— Il sera là, près de moi, ému, timide, suppliant, comme il n'a sans doute pas osé se montrer il y a vingt ans!

Mlle Sophie, à cette pensée, sentit ses jambes se dérober, une larme perla entre ses cils, elle s'assit sans force, éperdue.

Elle se remit bien vite, d'ailleurs, et fut saisie d'une crainte d'être surprise par son soupirant.

Elle se leva et, avec une hâte, une impatience bien compréhensibles, s'en fut à sa chambre à coucher, choisit sa plus belle robe, s'en revêtit et consulta son miroir.

Son bonheur était si grand, si imprévu qu'elle en était transfigurée et que la glace lui renvoya son image radieuse, épanouie et que, elle, si modeste pourtant, elle ne se trouva, ma foi, point trop déplaisante.

Le cousin Alphonse pouvait venir; on était sous les armes.

Trois heures sonnèrent; puis quatre; puis cinq. Personne!

— Il aura été retenu!

Enfin, à six heures et demie, un coup de sonnette, vibrant, joyeux; Mlle Sophie se précipita. Hélas! ce n'est qu'un jeune messenger, porteur d'une lettre et qui s'enfuit sitôt faite sa commission.

Ne voulant croire qu'à une remise de la visite tant attendue, mais anxieuse pourtant, Mlle Sophie revint dans sa chambre, fait sauter le cachet lit et, soudain, reste figée, sans un mouvement, la lettre tombée sur les genoux.

Puis elle pleure comme on pleure sa première et sa dernière illusion, désespérément,

landis que, le regard fixe, elle voit, sur le mur, à travers la buée des larmes, danser, rouge sur le papier blanc, la date narquoise et cruelle « 1^{er} avril. »

B. STENNA.

Avez-vous un moment? — Un marchand de fromages d'une petite ville allemande offre à ses clients un nouveau fromage qui ne coûte que 20 pfennigs. C'est le « Oberammergauerpasionsfestspielalpenkräuterklösterdelikatesfrüstückskäse ». Tout simplement. Ce qui veut dire: « Fromage du cloître, extrêmement délicat pour le petit déjeuner, aux herbes des Alpes, pour les fêtes de la passion d'Oberammergau. »

LA CATON ET PIERRO DAO TSIGRE

(Patois du district de Grandson.)

On m'è baillè Pierro dao Tsigre;
Ma fai, nè sè pas s'è l'ai toi;
Crâo qu'è l'anmèrè m'è Ninigre;
Câ, po tsantâ l'a balla voix,
Et poui iè sâ fèrè 'na danse;
È lo fâ biò vèrè valtisi;
Pierro, pas m'è qu'on beu dè France,
C'è vilho fou, nè sâ budzi.

Ninigre, por lu, c'est damadzo
Qu'è sèyé on pètit Allèmand;
S'è porrai qu'è lo mariadzo
Dè no dou s'è farai dèman.
Lo Tsigre est retso, quand liai sondzo,
L'anmèrè prâo s'è biau boccons.
Portant, cin sèrai fotu rondzo
D'avai c'è fou din ma maison.

'Na né qu'on nè vèyai pas gotta
Pierro va trovâ la Caton.
L'abordè à pou pri su cillia nota:
« Caton, bouèta ton cotillon,
Et vin m'èuvri; fâ 'na cramèna
Qu'on est cazi pro chai dzallâ.
Vin euvri sin fèrè la mèna;
Ton fou nè veut pas s'in allâ. »

Ao bet dé cin ao six sènanè,
Quand cin vegne su lo bon tim,
Qu'on voignivè l'è p'titè grannè;
On oïe, per on biau matin,
L'è valets dè tot lo vèladzo
Qu'è fasan ronfliâ lo canon,
Po cèlèbrâ lo mariadzo
Dâo Tsigre et poui dè sa Caton.

S. G.

L'HISTOIRE D'UNE « FÉDÉRALE »

Un habitant des Monts-de-Lavaux avait résolu d'aller au Tir fédéral de Berne. Mais son gousset souffrant un peu d'anémie, le brave homme dit à sa femme:

— Dis, Marianne, j'ai envie d'aller faire un tour au Tir fédéral. Je vais prendre cette bonbonne de kirsch, qui est dans l'armoire, je la vendrai à Berne et ça me fera un peu d'argent pour payer la fête. Qu'en dis-tu?

— Eh bien, oui.

Ainsi dit, ainsi fait. La hotte au dos, dans laquelle est la bonbonne, son fusil à l'épaule, notre paysan part un beau matin pour la gare la plus voisine. Presque à destination, il butte une pierre et tombe de tout son long. La bonbonne roule, se brise, et le kirsch se répand sur le sol.

Le malheureux se relève, contemple d'un air navré le désastre et l'effondrement de ses beaux projets.

Adieu! le Tir fédéral.

Alors, de rage, il continue son chemin et arrive à la ville où il devait prendre le train pour Berne, il entre au cabaret et la journée durant fait la fête à sa façon avec l'argent destiné au billet de chemin de fer.

Le soir, fortement emêché, on le devine, il rentre au logis.

Sa femme accourt et voyant le triste état dans lequel est son homme, elle fronce le sourcil et prend sa voix des jours d'orage.

— Alo! pour l'amour du ciel, où as-tu pu te mettre dans cet état? C'est pourtant pas à Berne! Ce serait du propre; dans la capitale de la Suisse. Ah! ces Bernois auraient une belle idée des Vaudois. C'est une honte! Tiens, fi les cornes! Allons! réponds! Tu es là aussi muet et petou qu'un derbon. D'où viens-tu? Où as-tu pu boire à ce point? Et avec qui, encore?... Avec qui?...

— Mais 'coute, Marianne, je vais t'expliquer. Aussi, tu me laisses pas parler. Tu dis tout, avec!...

— C'est bon! C'est bon! Pas tant d'explications.

— Oh! alors... tu comprends... Tu veux que je t'dise et puis tu veux pas...

— Voyez-vous ça, si ce n'est pas t'honteux, y peut pas seulement dire papet!

— Atiuta, Marianne! Mâ te faut botsi on moimeint, ne pu rein dere. L'est tot bounamin que su resta prâ pè l'Abbeyi dè Ciully et i'è zu lo premi prix à la corsa à la rame. L'est cein que m'a soulâ.

L. E.

Distinguons. — Un locataire sans enfants s'installe dans une maison de Paris, qui n'admet à franchir son seuil ni chiens, ni chats, ni perroquets, ni enfants.

Le premier jour, il croise dans l'escalier de jeunes citoyens, fort loin d'être majeurs.

« Vous m'avez dit, signifie-t-il au concierge, qu'on ne voulait pas d'enfants dans la maison et pourtant en voilà. »

— « Monsieur, répond l'autre avec majesté, ce ne sont pas des enfants, ce sont les fils du propriétaire. »

EXCUSEZ!...

Sous le titre: *Scène de la Vie pastorale*, le *Journal suisse des Postes, Télégraphes et Douanes* publie la pochade suivante, dont le sujet plaisant fait oublier la forme, un peu trop insouciant des règles prosodiques.

Nous laissons aux intéressés, plus compétents que nous, le soin de juger de l'exactitude du tableau. Nous nous bornons à constater que cette pochade n'est pas pour donner aux jeunes gens, en quête d'une position sociale, le désir de coiffer la casquette bleue à liserés rouges de l'administration postale.

Est-ce bien là ce qu'a voulu l'auteur?

(Dans le salon du directeur. Tentures bleues très sombres, meubles austères. Monsieur le directeur, 60 ans; le candidat, 17 ans.)

Le Directeur.

Ainsi vous désirez entrer dans nos services. Et je vais vous inscrire avec d'autres novices.

Le candidat.

C'est mon vœu le plus cher, monsieur le directeur. Je sors du cabinet d'un célèbre docteur. Qui me trouve en tous points apte pour le physique. Je connais le calcul, les langues, la musique. Je connais mon pays de Chêne à Frauenfeld. Et j'en remonterais aux chevaux d'Eberfeld. Pour l'algèbre et pour les hautes mathématiques. Je connais les auteurs, les nouveaux, les antiques. J'ai lu Bergson, Rousseau, Montaigne, Rabelais, Confucius, Stendhal et même Alphonse Allais. Vous voyez donc, monsieur, que je connais mes [lettres]

Le Directeur.

Ah! vous en savez trop pour affranchir des lettres. Pour trier des journaux et peser des colis. Tous vos nombreux talents, monsieur, sont très [jolies]

Mais ne sont d'aucun prix pour faire la carrière. Chez nous, il faut aimer courants d'air et poussière.